

Iris Jouanne & alii

Vieille ou Nouvelle Aventure

Rêves canoniques et apocryphes

Volume 1/2



**Récits de rêves recueillis par une membre du
Groupe Surréaliste du Radeau**

Les Presses du Radeau

23 novembre 2024

CC BY-NC-SA (certains droits réservés, mais toute diffusion non commerciale encouragée)

En couverture : George Frederic Watts, *Endymion*
(1872)

<https://les-presses-du-radeau.over-blog.com/>

Note :

Cette plaquette n'a été scindée en deux volumes que pour une question purement technique, et n'en forme pas moins un tout. Si vous trouvez par hasard l'un des deux volumes, par exemple en papier, vous pourrez toujours suivre l'adresse Internet, des Presses du Radeau, en page 2, à l'intérieur de la couverture.

Avant-propos :

Pendant des années, parallèlement à son activité au sein du Groupe Surréaliste du Radeau, la poétesse et plasticienne Iris Jouanne recueille nombre de récits de rêves, y ajoutant les siens propres, dans le cadre d'un grand projet littéraire qui restera longtemps secret, ou du moins connu de très peu de personnes, avant de commencer à être dévoilé petit à petit dans certaines publications underground voire même à la radio libre, et dévoilé finalement dans sa forme achevée (du moins si l'on suppose qu'il peut se conclure...) à l'automne 2016.

Le titre de ce long conte onirique, *Vieille ou Nouvelle Aventure*, est une référence cachée à la place de la Nouvelle Aventure, à Lille, où se tient le marché de Wazemmes, et à la plus petite, calme et résidentielle rue de la Vieille Aventure, à proximité, dans le même quartier. La référence peut sembler triviale, vue à hauteur d'adulte raisonneur. Le Groupe Surréaliste du Radeau a fait pire : voir par exemple le « recueil-concept » signé Camille Contrais, *Contes & légendes de Funaire, de la Hantanie et du Congoin* (Les Presses du Radeau, 2021). Mais il faut se placer à hauteur d'enfant : imaginer la forte impression que peut faire le Wazemmes populaires des années quatre-vingt-dix à la

fillette dont l'histoire ouvre son propre conte, puis la surprise merveilleuse du nom de la place du marché, peut avant le nom de la rue ; le fantasme consécutif d'*aventure au coin de la rue*, tel que pouvait se proposer de la raconter dans ces termes même, très littéralement, certaines de ses premières bandes dessinées ; imaginer enfin à quel point une anecdote aussi anodine peut être à la source des rêves, de la révélation d'un autre monde *tissé de nuit en nuit*, selon la formule d'un des récits. On touche là aux secrets de l'Alchimie du Verbe.

Le pseudonymes des conteuses et des conteurs, en-dehors des plus transparents, où l'on reconnaît même des personnes connues du réseau du Radeau et même proches de son Groupe Surréaliste (ainsi, outre Iris, de sa compagne Oriane Debeurme et de son cousin Tristan Louvienne), restent pour la plupart très obscurs.

La version « canonique » du texte, que vous lirez en première partie, a été révélée au public, comme dit plus haut, à l'automne 2016, époque à partir de laquelle approximativement on commence à parler de « déclin » du Groupe Surréaliste du Radeau. Mais sur ce dernier point on ne peut être en réalité sûr d'autre chose que d'une période d'oubli, avec de nombreuses pertes d'archives, à cause d'une mauvaise gestion d'abord (mais cela signifie-t'il déclin poétique, philosophiques et artistique ?), avant l'incendie dramatique du 1^{er} mai 2023, toute une histoire chaotique qui rend impossible de reconstituer notamment la chronologie originelle de ses poèmes et oblige les Presses du Radeau actuelles, sous leur forme la plus précaire et rudimentaire, dont vous tenez un des fanzines entre les mains, à les antidater.

Par conséquent, on ne peut être sûr de rien au sujet de la provenance des « rêves retranchés » que vous lirez en seconde partie de cette plaquette, si ce n'est qu'ils sont tirés des manuscrits du « scribe » Élisée Mérange, éminent collaborateur des Presses du Radeau, lancé dans un vaste travail de compilation romanesque de l'Histoire et des histoires tournant autour de l'Espace Autogéré du Radeau et de son Groupe Surréaliste.

Il est donc toujours possible de fantasmer sur l'idée d'une « face immergée de l'iceberg », sur des manuscrits inédits voire des publications underground et perdues, peut-être même de textes réunis dans la présent volume, dans des éditions alternatives (et les manuscrits du « scribe » Élisée Mérange sont souvent eux-même d'origine obscure...). Mais sans aller jusqu'à envisager leur inexistence complète, les trouvailles pourraient s'avérer décevantes, pas seulement en quantité, mais en qualité : il pourrait s'agir de textes guère lisibles, même si en compensation ils pourraient être une expérience de lecture plus « brute ». Le conte achevé d'Iris Jouanne vaut, en bien ou en mal, comme réécriture littéraire de récits de rêves, comme certains folkloristes le feraient de contes de veillées plus conventionnels, et en cela l'autrice se démarque des dogmes les plus restrictifs du mouvement surréaliste, que le Groupe du Radeau n'a jamais cessé de transgresser. Sur les autres libertés qu'on pu permettre ce projet expérimental, l'avenir aidera peut-être à y voir plus clair, quitte à déborder des limites de ce projet et du genre du récit de rêve en général, pour explorer les interactions aussi bien avec d'autres formes de créations qu'avec le réel, comme le fera déjà un peu le paragraphe de conclusion qui va suivre.

Quelques histoires que le « scribe » Élisée Mérange et ses éminents collaborateurs puissent découvrir *en amont* de ces récits de rêves, on pourra déjà se plaisir à découvrir des histoires *en aval*. Ainsi notamment des sources de certains poèmes du Groupe Surréaliste du Radeau, signés du pseudonyme collectif de Camille Contrais, mais au sujet desquels les membres individuels ont commencé à réfléchir ensemble, dès les environs de 2014, sur l'origine de leurs images, « passées par l'écriture automatique et l'Alchimie du Verbe, depuis les premiers émerveillements et épouvantes de l'enfance et leur continuité à l'âge adulte, des plus graves aux plus futiles »¹. Vous ne trouverez pour l'instant sur le sujet qu'une modeste note de bas de page dans le second volume de la présente plaquette, mais ce sujet est amené à réapparaître dans certaines publications ultérieures des Presses du Radeau.

En attendant, il est l'heure d'endormir la raison et de s'enfoncer au Pays des Songes...

1 Citation extraite d'une communication personnelle du « scribe » Élisée Mérange (N.d.E.)

Première partie :

Vieille ou Nouvelle Aventure

Vieille ou Nouvelle Aventure... des secrets anciens, des mondes nouveaux ? Ces mystères étaient ceux de toutes les villes et campagnes du monde. Pour la première fois, Irisée se sentait une héroïne d'aventure, de ses propres aventures, et elle y invita ses plus proches amis d'école, qui ressentaient la même faim de nouveauté, tous ces amis désormais perdus de vue, à l'exception de Giulietta et de son propre cousin, ces copains d'école dont tous les visages restaient mais dont parfois les noms s'étaient évanouis avec les années. À ses enfants, il fallait toujours plus de merveilles. De nouvelles sources d'inspiration. Les emprunts convenus aux films, aux dessins animés et aux bandes dessinées, même les plus loufoques, ne leur suffisaient plus depuis longtemps, et il s'y greffait déjà leurs rêves, des lieux, des créatures, des visions puissantes qui n'avaient d'équivalent dans aucune œuvre de l'esprit.

O-4

Quand elle était toute petits, Irisée ne se souvenait pas de ses rêves. Du moins elle le croyait, car elle soupçonnerait plus tard, à la fin de l'adolescence, qu'elle avait confondu ses premiers rêves avec de vrais souvenirs, créé ainsi sa plus étrange ballade dans un parc ou de curieux livres sur laquelle elle ne remit jamais la main. Cela restait un mystère. Mais à six ans, croyait-elle, non, elle ne se souvenait pas encore de ses rêves. À l'école, elle était jalouse des rêves bizarres que les autres enfants racontaient à l'école au matin. Ces discussions durent réveiller quelque chose en elle, car elle situait ses premiers souvenirs à cette époque. Le premier était court et simple, et plus bizarre que merveilleux : elle avait vécu la sensation agréable de voler en rase-motte devant le tableau mobile d'une classe improvisée, dans la cantine scolaire communale, par les deux vieilles dames monitrices de son premier groupe de centre social (drôle de mélange !). En fait, elle avait probablement pris pour un rêve quelque chose de plus proche de ce qu'elle connaîtrait plus tard sous le nom d'hallucination hypnagogique.

Puis Irisée avait ouvert le chemin d'aventures merveilleuses qui, dans ses souvenirs, rempliraient toutes

les nuits de son enfance et qu'elle mêlerait, au fil des discussions, aux rêves tout aussi féconds de ses amis d'enfance, d'adolescence (un peu plus difficilement ceux-ci) et de l'âge adulte où on prend l'enfance plus au sérieux. Irisée avait commencé par voir, alors qu'elle somnait dans le sommeil, des images qu'elle n'appelait donc pas encore des hallucinations hypnagogiques, et c'était les plus belles qu'elle aurait jamais : elle voyait d'immenses tonnelles fleuries dans une lumière crépusculaire et brumeuse. Puis le rêve commença : elle se trouvaient avec quelques copains, dans sa propre maison, mais cette maison était celle d'un autre Maman, et celle-ci les cachait derrière un fauteuil, parce qu'à la porte arrière de la maison se montrait un affreux monstre vert, quelque chose entre un saule pleureur et la Chose des marais à l'aspect de moisissure de sa bande dessinée de *Daredevil*. Puis elle s'était vue de l'extérieur, téléportée sur une plage lointaine, minuscule silhouette échouée sur le sable, face à deux grandes idoles en forme de tortues, sculptées dans d'imposantes falaises, et qui gardaient une passe vers un monde merveilleux, que la naufragée seule pouvait voir mais pas son double la rêveuse. L'image était saisissante : la symétrie des deux tortues dont l'une regardait le ciel et l'autre la terre, la fenêtre aux volets de pierre ouverts, dans la carapace visible, sur des ténèbres aussi mystérieuses que l'au-delà du défilé. Irisée épata la galerie à l'école quand elle raconta ce rêve, dont des années plus tard, devenue grande, elle ferait une pochette d'album pour le groupe de son cousin Tristanier. Enfant, elle ne tarda pas à comprendre quelle alchimie s'était produite dans sa petite tête pour créer cette vision étonnante : l'image d'une tortue de roc s'était

imposée avec évidence en plein jour, lors de son passage dans la voiture de ses parents, en vacance, près d'une célèbre lagune du sud-ouest, née de l'étincelle, ajoutée sur un souvenir de falaises de bord de mer, en Bretagne si elle en croyait ses parents, entre le nom d'*Arcachon* et, celui, mal prononcé, à la française, de la tortue préhistorique appelée *Archelon*. Lors des discussions entre copains sur les rêves, cela ouvrait de nouvelles perspectives, sur le pouvoir de la lecture surtout. Leurs rêves n'avaient pas tardé à s'inspirer l'un l'autre et à se mêler, à commencer par celui qui inaugurait leurs aventures, celui des tortues : Irisée en avait tiré un dessin, qu'elle avait offert à Tristanier, et elle lui avait longuement décrit les différences entre l'image grandiose de son rêve et ce dessin maladroit et pas du tout réaliste (la mer et les falaises manquaient, les tortues marines y étaient devenues terrestres, avec de vraies pattes au lieu des nageoires, parce que c'était plus simple à dessiner, et ainsi elles avaient l'air vivantes). Plus tard, Tristanier avait retrouvé le dessin dans ses tiroirs, et il avait rêvé qu'il retrouvait un de ses dessins de rêve, et il se souvenait aussitôt de ce rêve qu'il n'avait certainement jamais fait avant cette mise en abyme, vu que le dessin n'existait pas, un rêve où près de chez lui se trouvait un square entièrement bleu, peuplé de lions de même couleur, allongés en toute majesté mais sans agressivité, de sorte que sans crainte l'enfant se rendait dans le parc à l'aube, peu avant le lever du soleil, à un âge où il était normalement trop petit pour sortir seul. Ainsi des motifs commencèrent à revenir dans leurs rêves partagés, et cela ne cesserait plus...

O-3

—Dites, les copains, que diriez-vous qu'on se raconte une dernière fois nos rêves, comme on l'a fait toute notre enfance, comme on le fera toute notre enfance, jusqu'à ce qu'elle finisse avec notre vie ?

—Oh, oui ! Bonne idée !

—Je propose pour commencer qu'on se raconte notre rêve le plus frustrant.

—Des rêves frustrants ? Mais pourquoi donc ?

—Parce qu'il n'y en a pas de meilleurs pour exciter l'imagination.

BENOÎT-LOUVE :

Mes rêves les plus frustrants étaient les « longs-métrages », des histoires cohérentes qui duraient toute une nuit, parmi mes rêves qui étaient toujours longs, complexes

et touffus, et de ces rêves qui n'étaient pas seulement une suite de « courts-métrages » collés bout à bout. Et ces longs-métrages comptaient toujours une part d'ombre, de longs passages oubliés, des ellipses invariablement compris entre un début (j'ai même eu la chance exceptionnelle, avec l'un d'eux, de vivre le début d'une nuit de rêve !), un milieu proche du climax final, lequel était parfois lui-même oublié, et une fin avant le réveil. Deux long-métrages surtout m'ont tellement frustré qu'ils m'ont poussé à me creuser l'imagination pour en combler les lacunes. Le plus mutilé des deux, celui qui m'a le plus fait travailler l'imagination, est trop compliqué pour être raconté. Je raconterai l'autre, qui remplissait de magie un lieu banal que je ne suis pas seul à avoir réinventé enfant, le centre aéré où on passait nos vacances d'été. D'autres rêves peuplaient de merveilles le manoir qui logeait le centre et qui, dans la réalité, était ridiculement trop petit pour héberger tous ces secrets, ces souterrains hantés de momies et je sais pas quoi d'autre. Dans celui-ci, j'avais changé le bois qui l'entourait, ce mouchoir de poche comme j'ai fini par m'en apercevoir, en une immense Brocéliande remplie de merveilles.

Dans mon rêve, le centre aéré était le théâtre de phénomènes étranges, au départ anodins. Un moniteur, que nous connaissions dans la vraie vie, nous montrait, dans l'endroit le plus reculé du parc, par-delà l'endroit dit simplement « butte au pin », joignant deux méandres de la lisère du bois qui enserrait ce parc, un potager insolite : deux ou trois rangées de plantes étranges semblables à de grandes fanes de légumes, mais plus proches de tiges carrées et tordues, réunies en bouquets de trois ou quatre, que de feuilles. Juste à côté, j'aimais me promener dans le

clair-obscur secret d'un boqueteau de grandes épines, adossé au bois sans qu'on puisse le confondre avec lui. À un autre endroit de la lisière, par l'une de ses trouées, je me vit moi-même, de l'extérieur, comme souvent en rêve, de dos et la tête de profil, courant sur place en poussant des cris aigus. Inquiétant, dites-vous ? L'angoisse ne viendrait vraiment que par une intrigue parallèle dont le lien avec le centre n'était pas clair : un enfant poursuivi, en ville, par son père devenu fou et qui le traque avec un couteau. L'enfant se réfugie dans une boutique obscure, où sont exposés d'étranges jouets ou fontaines en forme d'idoles monstrueuses...

L'angoisse s'insinuait bientôt dans l'enceinte du centre aéré. Alors que nous étions rassemblés pour des jeux, devant l'estrade dressées elle-même devant le manoir, comme pour le début et la fin des merveilleux jeux dans le bois, un enfant accourait, paniqué, du fond du parc, pour nous prévenir de ce qu'il y avait vu. Là-bas, à la lisière, un démon aussi élégant qu'effrayant, en costume bleu électrique, pâle comme la mort, des yeux de feu sans iris ni pupille, regardait, en fumant la pipe et en tenant un monologue inintelligible, des branches tomber des arbres dans un bûcher en poussant de petits cris aigus comme des animaux. Nous ne nous inquiétions pas outre-mesure de ces nouvelles et continuions nos jeux, jusqu'à ce qu'à l'effroi général, une peau de panthère ou de léopard, roulée en boule sur l'estrade (mais qu'est-ce que ce truc faisait là ? c'est à la fois stupide et génial), se changeait instantanément en la personne du démon, qui, en fumant avec préciosité, nous adressait avec flegme, de sa voix

doucereuse, une harangue aussi inquiétante qu'encore une fois inintelligible.

Les événements s'accéléraient. Il y avait au centre un couple de moniteur qui n'avaient pas de doubles dans la réalité et semblait plutôt débarquer du monde glamour d'une série américaine. L'homme est un brun ténébreux avec une queue de cheval et une barbe de deux jours, il me semble toujours en chemise verte comme un héros de série oublié, la femme a les cheveux blonds coupés au carré et les lèvres pulpeuses. Ils vivent dans un grand appartement couvert de tapis bruns et noirs, qui me semble d'autant plus sombre et brun que je ne le vois que la nuit. Cette nuit le jeune homme a décidé, contre l'avis de sa petite amie, de la laisser, morte d'angoisse dans son lit, pour se rendre dans le bois et éclaircir les mystères qui pèsent sur le centre. Le lendemain matin, la monitrice attendait avec angoisse son compagnon, dans le sous-bois où il s'était enfoncé, mais pas du côté de la limite interdite de l'étrange potager, ce qui montre que c'est tout le bois qui est interdit : elle l'attend à l'endroit moins inquiétant de la petite clairière en face du manoir. Elle est assise sur la souche située en haut du talus menant au bac à sable, entre celui-ci et la chapelle naturelle en houx donnant juste sur la pelouse du manoir. Des enfants attendent avec elle. Voilà l'imprudent qui sort du bois. On s'inquiète de son air harassé. Soudain, le voilà qui grandit, grandit, et change de forme, déchirant ses vêtements, et c'est un monstre terrifiant, un géant vert à la tête de requin et aux yeux de feu sans iris ni pupilles, les épaules larges comme un mur, la carapace épaisse.

Par un curieux dédoublement onirique, j'étais seul au fond d'un grand magasin de vêtement, au plafond très haut,

un grand cube au sol moqueté, situé en ville, pas très loin du centre aéré, quand le monstre crevait l'immense façade vitrée dans un grand éclat de verre, semant la panique. Ma dernière image, avant la cruelle amnésie, fut ma course vers la rangée de manteau la plus proche, pour m'y cacher, avec la sensation physique très nette de la course, aussi nette que dans mes autres rêves d'attaques de monstres....

Des passages oubliés du rêve, je peux déduire qu'une expédition s'était montée, qui rassemblait adultes et enfants, et avait pénétré en pleine nuit dans le bois enchanté. Dans cette expédition presque entièrement oubliée toute réminiscence est suspecte de reconstruction, en vertu de mon désir passionné de retrouver les épisodes dont j'ai été frustrés, malgré le sentiment d'avoir moins manqué d'épisodes que dans l'autre de mes principaux longs-métrages amputés.

Je peux déduire que le sous-bois nocturne, dans des profondeurs sans commune mesure, je l'ai dit, avec le mouchoir de poche de la réalité, s'est peu à peu rempli d'une brume rose, formant des strates comme toute brume de bande dessinée ou de dessin animé. Recroiser dans cette brume le géant-requin ne peut être qu'un souvenir entièrement reconstruit. J'ai un doute plus ambigu, car l'image est intrigante, à l'égard de cette licorne de bois figurée au galop, douée de toute l'apparence de la vie voire de la vie réelle, enclose je crois dans un cadre circulaire, l'ensemble incrusté dans la palissade de béton fermant le bois rêvé comme le bois réel. Il serait plus simple d'admettre que je ne me souviens plus du chemin de l'aller, et en tout cas pas du tout de celui du retour ; la seule chose dont je peux me souvenir avec certitude (encore, que sur

certains détails...), c'est la destination du voyage, qui doit se situer au fond des bois à main droite si l'on part directement du manoir.

Nous découvrons, au fond de la forêt nocturne, en écartant des buissons, un lieu merveilleux, une longue et étroite clairière, étendue toute en profondeur, baignée par la brume rose. Et dans cette clairière, des moines fantômes, pâles sous leurs hauts capuchons noirs pointus qui font hésiter entre bonnets de lutins et cagoules des pénitents, sans corps et sans visage, de simples têtes penchées à droite et à gauche selon les inégalités du terrain. Des chuchotements inintelligibles saturent l'air. À droite, derrière une barrière entre deux petites tours médiévales qui encadrent la clairière, une ouverture sur le magnifique panorama, du haut d'un précipice, de la campagne d'un autre monde, avec ses vallées, ses collines et ses villages surplombées de leurs clochers, l'ensemble baigné par la lumière du jour sous un ciel bleu, alors qu'il fait encore nuit dans cette clairière de la forêt rose. J'ai le dernier souvenir, douteux lui aussi, de l'apparition de leur maître, un moine doté d'un corps en longue robe noire, en haut de la tour la plus proche, à un balcon dressé devant une grande rosace de vitrail.

Un jour, Irisée, tu t'inspireras de ce rêve et de ton premier dessin, que tu as réalisé sur mes indications, pour une pochette du groupe de musique de ton cousin Tristanier. Car dès ton premier dessins ce rêve est devenu tien, au point d'en rêver les suites.

Tu reverras les têtes inclinées des moines fantômes, dans leur brume rose, mais le long de la rampe bétonnée descendant vers un garage d'entresol, dans une grande rue

de Funaire, en plein jour, lors d'une sortie scolaire. Personne d'autre que toi n'aura cette vision inquiétante, comme il arrive souvent dans tes rêves, avec d'autres visions, avec d'autres personnes incroyables et se moquant de toi, même gentiment, même tes parents.

Ou bien tu reverras la clairière, mais dans une brume verte. Peut-être est-ce là que tu as vu la licorne, et peut-être est-ce ton souvenir qui a induit le mien. Peut-être même est-ce le cas du maître au balcon de la tour, mais ça je ne veux pas le croire.

Plus tard encore, quand tu vivras dans la terreur de devenir folle, tu craindras comme une phobie les pensées macabres de corps enterrés que t'inspireront les têtes et leurs capuchons, penchées de tous les côtés. Mais ce jour est loin, pour l'instant je vais finir mon récit.

Seconde ellipse avant le réveil. Nous sommes revenus d'expédition à l'aube, une aube grise et pluvieuse. Nous restons prostrés sous les feuilles, à la lisière du bois. Embusqués sous les houx, je regarde ma mère, près de la voiture familiale garée sauvagement sur la pelouse qui sépare le bois du manoir, en train d'engueuler copieusement le directeur du centre, folle d'inquiétude. Et moi, au lieu de courir la rassurer, je me lève et je prend la direction opposée, je passe à côté d'enfants qui jouent dans le bac à sable dans un étrange silence, je passe en direction des profondeurs du bois...

YVAIN :

Une nuit, à l'époque de mon enfance où je me passionnais pour la préhistoire, je rêvai qu'entre copains, au volant d'une machine à remonter le temps, on participait un rallye à travers cette longue ère, depuis la formation de la terre. Cette époque primitive ne correspondait pas à ce que les livres de géologie nous enseignaient, non seulement parce que l'air y était parfaitement respirable sous le ciel orageux, mais aussi parce qu'elle était habitée, on traversait un village de grandes tentes semblable au camping où mes parents m'emmenaient en vacances, des enfants traversaient l'allée bitumée et caillouteuse qu'on suivait, en se poursuivant avec leurs pistolets à eau, obligeant notre machine à remonter le temps à rouler au pas.

On était arrivé sous les mers cambriennes, ce qui, dans la logique du rêve, laquelle privilégiait la réalité du développement de la vie à celle de la durée, la perception qu'un jeune connaisseur de la préhistoire a d'elle éveillé, en somme, correspondait encore au début du voyage. Intrigués par une procession de trilobites et d'autres invertébrés marins, nous les avons suivis sur le flanc d'une petite butte, à gauche, à travers un bosquet d'algues, et enfin, suivant un virage en demi-cercle à droite, notre cortège a débouché devant la porte d'une maison de pierre qui doit être une auberge. L'un des invertébrés a frappé à la porte de sa pince, et une ravissante vieille dame aux cheveux blancs est

venue nous ouvrir. « *Trick or treat*, des bonbons ou nous vous jouons un tour ! » crient les animaux marins (j'entends naïvement cette phrase dans les deux langues, parce que le même que je suis a toujours lu cette locution anglaise d'Halloween suivie de sa traduction). Et les bonbons de pleuvoir. On entre à leur suite dans une salle éclairée par une lucarne teintée, entièrement carrelée de petits carreaux jaunes et un peu bleus comme les douches de notre piscine municipale, ce qui semble on ne peut plus logique pour une maison sous la mer. Là, sous le regard bienveillant des maîtres de maisons, la vieille dame et son vieux mari, tous deux bien humains, se tient un étrange spectacle : un singe savant, vêtu d'un habit de sultan rouge et bleu, joue du violon, faisant danser les animaux sous-marins, dont certains paraissent déjà anachroniques avec leurs pinces de crabes et leurs visage presque humains. En somme la fête bat son plein. Puis le primate se met lui-même à danser, et pour finir se pend au lustre et s'y balance comme à une liane. Je me réveille sur l'image précise de la chaîne du lustre en train de se rompre.

J'ai rêvé d'autres fois de voyages à travers la préhistoire, même si je viens de raconter le plus racontable, mais aucun d'eux n'a seulement approché du présent. Ce n'est pas mon seul rêve d'aventure qui s'achevait à peine commencé, et je sais que nous en avons tous fait.

IRISÉE :

Le rêve que je vais raconter s'achevait de façon bien plus cruelle, proche de la fin, dans une situation dramatique.

Par un glissement fréquent dans mes nuits, il commençait sous forme de livre illustré, et s'incarnait peu à peu, jusqu'à ce nous, les copains, on se glisse peu à peu dans la peau des héros et prenne leur place.

Un couple, un beau jeune homme blond et une belle jeune femme brune à la peau sombre, aux immenses yeux noirs et au visage rond, jouait à la balle au bord d'un précipice qui s'ouvrait près de leur ferme, qui ne restait ouvert qu'un jour tous les ans, je crois. Et voilà que la balle tombe au fond du gouffre. Les amoureux la voit, au fond, couchée sur l'herbe, mais c'est trop tard : c'est le soir, et dans un bruit de tonnerre, le gouffre se referme.

Le couple ne pouvait se résoudre à perdre sa balle, et ils menaient une expédition avec des amis à sa recherche, à travers de nombreux mondes souterrains aux cieux aussi terrestres qu'il sied dans les contes, des mondes qui, dans mon esprit d'enfant, se mettait à ressembler de plus en plus, avec leurs villes aux mille panneaux couverts d'idéogrammes, à la Chine et au Japon, car plus on s'enfonce sous la terre, plus on se rapproche de la Chine, n'est-ce pas ?

Puis, de façon inattendue, nous autres, les copains de l'école, dans la peau des aventuriers, on se retrouvait dans notre dite école. Alors le discipline de la bande s'effritait. Tous les enfants se dispersaient, ils leur prenait la fantaisie d'aller jouer une partie de *tillé-glacé* dans le boqueteau qui longeait la cour du bâtiment des petits, l'ancienne école des fille ou des garçons, je ne sais plus, celui que nous avons quitté depuis déjà deux rentrées, et dans deux autres on serait au collège, bon sang ! En vain j'essayai de nous raisonner.

Puis nous avons finalement repris la route. Nous touchions au but, mais le voyage devenait sinistres. Dans les abysses, il y avait de moins en moins de ciel bleu, et même de ciel tout court. De grands monstres effroyables et répugnants, sans visage comme les moines de Benoît-Louve, mais plus malsains avec leur peau verruqueuse, hantait ces labyrinthes inhospitaliers. Pour leur échapper, on se déguisait en ces monstres, on s'entassait sous leurs grands vêtements, sur des échasses.

Mais voilà qu'ils nous prennent pour l'un des leurs atteint de maladie, et nous voilà, au milieu d'un cercle de leurs semblables, sur une table d'opération, impuissants, prêts à subir une opération sans anesthésie, sous un ciel d'orage ouvert au milieu des cavernes.

Le rêve me laissait là en plan.

O-2

—Racontons- maintenant nos rêves les plus cruels.

TRISTANIER :

Je rêvai d'une forêt, une forêt secrète, pleine d'ombre, de paix et de mystères, enclose comme le paradis, où on allait en voyage organisé avec des enfants et des adultes. Les saisons s'y mêlaient, les feuilles sur les branches étaient vertes, celles qui jonchaient le sol rouge et or. Elle n'était enclose que d'un grillage de fil de fer, mais elle possédait une vraie porte, comme celle d'un château fort, à laquelle on accédait par une passerelle par-dessus des douves de ciment asséchées. Cette porte avait un sous-sol, une toute petite cave profondément enfouie, où je vis une étrange affiche de film qui me rappelait celle de *Bodyguard* croisée avec *La Belle et la Bête*, la Bête portant la Belle sur son épaule.

La même nuit, mais longtemps après dans le temps du rêve, je suis revenu à cette forêt. Je ne remarquai rien de spécial de l'extérieur, mais une fois passée la porte, horreur ! La forêt avait été rasée et une grande usine s'élevait à la place, remplie du vacarme infernal des chaînes de montage. Des piliers de béton remplaçaient les troncs des arbres, et par une ironie méchante, les bûcherons et les bâtisseurs assassins avaient laissé par terre le tapis de feuilles rouge et or.

BENOÎT-LOUVE :

Je rêvai d'un livre que je trouvai dans une étrange bibliothèque ouverte la nuit, au fond d'une espèce d'impasse ou de courée squattée d'habitues de la bibliothèque dont je ne saurais trop déterminer l'âge ni si je les connaissais, mais je croisais au moins un fillette de mon école, ce qui renforçait l'aura étrange du lieu. C'était un gros livre dont je tombais amoureux, au point qu'il devenait le héros d'un autre « long-métrage ». Sa grosseur, sa couverture noire sans titre ni illustration n'avaient rien d'attirantes pour un enfant, mais à l'intérieur, combien de merveilles ! Il y avait des nouvelles illustrées de science-fiction, où un personnage prenait d'assaut un vaisseau spatial en sautant à la perche : je m'en inspirai pour des jeux avec nos petits camarades dans la banlieue voisine de la nôtre (dans le rêve, je précise, vous m'excuserez, les

copains, mais c'était injouable dans la réalité). Il y avait des images un peu inquiétantes, comme cette collection de portraits en négatif, où je reconnus Einstein tirant la langue. Un jour du rêve, je tombais sur une page de jeu, qui représentait, pour je ne sais plus quel but, les étages vus en coupe d'un bâtiment d'entreprise ou d'un grand magasin. Machinalement, je commençait à plier et replier dans tous les sens le livre ouvert sur cette page. Finalement, je ne tenais plus dans les mains qu'une glace, un eskimo emballé dans le papier multicolore de la page de jeu, avec un bâton en bois surgi de nulle part. Je le déballai : c'était un sorbet à la violette. J'y mordais, et aussitôt je me rendais compte de que j'avais fait, et je pleurai amèrement le livre perdu.

GUENIÈVRE :

Il était une fois une petite fille, toute blonde et toute jolie, qui vivait avec ses oncles, deux oiseaux que dans mon rêve j'appelais des corbeaux, mais qui ressemblaient plutôt à des perroquets aux plumes d'un vert sombre (il s'agissait des doubles des marionnettes d'une série d'animation qui passait à la télé quand on était même, et que j'avais toujours pris par erreur pour des corbeaux), dans une ferme au pied d'une montagne qui s'élevait à l'infini, dépourvu de sommet. Un soir, la petite fille transgressa l'interdit de ses oncles, qui étaient de grands savants : elle se cacha la nuit

dans la salle où ils tenaient leurs conciliabules, et elle surprit leurs secrets.

Pour cette faute, elle fut jugée et durement punie, condamnée à gravir pour l'éternité la montagne sans sommet. Gravier cette montagne, c'est s'éloigner du monde, de l'existence, se dissoudre dans l'inconnu, se perdre pour l'éternité. C'est une forme de mort. Je la vis grimper, dès le matin, sous un soleil de plomb, sur le trottoir de la route qui gravissait en ligne droite la pente raide.

Le premier soir pourtant, elle s'assit sur une pierre au bord de la route, et en bas, par-dessus sa ferme encore visible dans le lointain, elle contempla le feu d'artifice que ses oncles et toutes les créatures fantastiques de leurs amis tiraient en son honneur pour lui dire adieu.

O-1

—Racontons maintenant notre plus sombre cauchemar.

ALINA IRINA :

Je rêvai du fin du monde et d'exil. Une cascade d'une substance noire, grasse et luisante comme du pétrole tombait du ciel au milieu d'une forêt, et allait engloutir le monde entier comme une lave froide et gluante. Avec les copains de l'école, on fuyait le cataclysme à travers la ville, sans aucun adulte avec nous, livrés à nous-même et à notre désespoir...

FRED BARBEDOR :

Moi aussi je rêvai de fin du monde, mais elle n'était pas encore advenue. Dans le centre aéré de notre ville, des éclats de verre étaient semés par terre, et celui qui marcherait dessus mettrait le feu au monde entier. Je passai la journée dans l'angoisse. À l'heure de la fermeture, quand enfants et adultes quittaient le centre, je trouvais un peu de réconfort auprès de ma mère, qui était venu me chercher...

IRISÉE :

Enfant, alors que mes premiers souvenirs de rêves étaient encore tout frais, j'ai eu très peur pour ma grande sœur, pour une raison enfantine ridicule, des paroles d'adultes mal comprises, au sujet d'un lieu où elle se rendait et appelé catéchisme, en lien avec un personnage découvert au Musée d'Art Moderne, *celui qui était mort sur la croix*.

À l'époque, j'étais fascinée par le collège de ma sœur, qu'on visitait avec Maman et elle-même, le soir, pendant les réunions parents-profs. Ce lieux aux innombrables salles remplies de bric-à-brac, des mappemondes aux moulages de fossiles et aux squelettes en plastique, me faisait l'effet d'un musée, de ces musées dont le plus inquiétant et

fascinant à la fois, qui nourri malgré lui la peur que j'éprouvais pour ma sœur, était donc ce fameux Musée d'Art Moderne. Une nuit, je vit ma sœur perdue, de nuit, après la fermeture, dans un lieu semblable à son collègue mêlé d'un musée. Elle passa, à un coude, devant un grand tableau peint à l'huile, qui représentait un lama dans une montagne au sol sablonneux et nu, portant sur son dos une charge écarlate. Et soudain...vous n'imaginez pas !...le rouge sortit du tableau et, en un long pseudopode sanglant, emboîta le pas de ma sœur...

C'est le plus sombre cauchemar de mon enfance, et pourtant un jour il me fera du bien.

—Du bien ? comment ça, Irisée ?

—Parce que la peur y a un visage. Voyez-vous, un jour, je frôlerai la folie. Je poursuivrai la tâche de scribe commencé dès l'enfance, et dans le récit que je ferai de nos rêves, je voudrais mettre trop de choses, trop de rêves et de cauchemars. Je m'apercevrai que quand on veut suivre les précepte de certains surréalistes, éviter au maximum les descriptions, il est plus facile d'esquisser des décors et des bribes d'histoires que des créatures, des monstres, et je préférerai suggérer l'horreur de ces derniers ; et dans le même temps, je voudrai à tout prix donner un sens à nos rêves, les rapporter au vécu de l'enfance tel que je l'imaginerai adulte, avec ses peurs, ses phobies. Et c'est ainsi qu'au bord de la folie, je commencerai à voir le mal partout, *littéralement*.

Mais ce jour est encore loin, mes amis, Nous ne risquons rien pour l'instant à raconter nos rêves et nos cauchemars.

O-0

—Finissons-en avec nos cauchemars : racontons-en, au moins un, qui finisse bien. Personne ? N’y en aura t-il pas au moins un à entendre ?

GUENIÈVRE :

Poursuivie, en pleine nuit, par une bande d’enfant qui me veulent du mal, je suis entrée dans un immeuble abandonné, en ruine, dont je grimpe les marches de planches quatre à quatre. Mais je suis cernée : d’autres enfants arrivent d’en haut. Je redescend d’un étage, et prête soudain plus attention à un endroit fantastique devant lequel je suis passé trop rapidement, bien qu’il soit la plus extraordinaire des oasis. C’est une cuisine équipée, d’une joliesse sans commune mesure avec la ruine de cet immeuble qui n’a même plus fenêtres, cuisine carrelée de crème, aux meubles en bois ciré, ornée en son centre d’une

table portant une corbeille de fruit, rien que de très ordinaire si ce n'est qu'elle n'appartient à aucun appartement et donne directement sur le palier, sans cloison ni porte. Elle est baignée de la lumière de la lune qui entre à flot par les portes-fenêtres à treillage occupant tout son mur de droite et donnant sur la pelouse d'un grand jardin : c'est un de ces monde supérieurs incompréhensibles que j'ai perçu plusieurs fois dans mes rêves, à travers les frondaisons d'un arbre par exemple. Des mondes supérieurs qui restent invisibles du sol bien que situés à quelques mètres à peine. Cette nuit-là je n'ai pas le temps de le contempler : je passe brutalement, dans un grand éclat de verre, à travers la vitre. Aucun éclat ne me blesse, mais je n'ai pas le temps de courir loin dans le jardin que la bande de garnements est sur moi et me jette à terre. Aussitôt, un gros cri grave les figent et nous regardant tous vers le haut, à gauche dans la direction de la maison coquette qu'est devenu l'immeuble de ce côté ci-de la vitre, celui du monde supérieur. Une fenêtre s'est ouverte à l'étage de la maison voisine, à gauche et un homme robuste au front dégarni interpelle les garnements de sa voix grave. Je crois que d'autres voisins viennent en renfort, une vieille dame peut-être, si ce ne sont pas de faux souvenirs. Peu importe : je sais que j'ai des alliés.

O-I

—Assez parlé de nos cauchemars. Racontons-nous notre plus belle vision nocturne de l'aube.

PIERRE-MARIGOT :

C'était une image dans un livre, une nouvelle illustrée qui racontait, je crois, la journée pleine d'aventure palpitantes d'un agent secret, avec des illustrations dans un style un peu vieux et très coloré comme dans les vieilles bandes dessinées, je crois que plus tard j'appellerais ça un style psychédélique. Et cette nouvelle commençait par une grande et grandiose illustration de l'aube, qui violait toute vraisemblance astronomique : dans l'immensité de l'espace, les rayons du soleil traversaient un grand champs d'astéroïdes, jusqu'à la terre...

BENOÎT-LOUVE :

Je faisais un tour avec des amis et ma mère dans une fabuleuse attraction de foire qui mêlait grand huit et train fantômes, à travers d'immenses cavernes souterraines. À un moment, cette attraction se muait en maison hantée piétonne. Les berlines s'arrêtaient au fond d'une immense salle, au pied d'une haute paroi semblable à une falaise, devant une petite ouverture toute sombre derrière laquelle un couloir s'enfonçait à gauche et à droite, le long du pied de la grande paroi. On prenait la voie de droite. Me retournant vers la lumière, je vis ce spectacle effrayant : une sorte de vampire, vêtu de noir, la face d'un jaune de cire comme j'avais vu à ces monstres dans un train fantôme, très allongée et prolongée encore d'une houppe noire, les yeux exorbités, les lèvres rouges et charnues, obscènes, d'où dépassaient des défenses porcines, et qui se tenait dans une posture d'une bizarrerie dérangeante, le corps visible jusqu'à la taille par l'ouverture, incliné à angle droit, face vers le sol. Apeuré, je me serrai davantage contre ma mère.

La fin du voyage fut pourtant si paisible, rassurante et cocasse : on débouchait dans une authentique supérette, éclairé par la lueur du jour qui filtrait par une incompréhensible cour anglaise au fond à gauche, et où toutes sortes de monstres de film d'épouvante faisaient tout simplement leurs emplettes, entre les rayons et à la caisse située juste sous notre nez, immédiatement à la sortie du tunnel. Tous les monstres du cinéma semblaient là, vampires, loup-garous, momies, créature de Frankenstein, et peut-être d'autres monstres inconnus. Je regrette, Irisée,

de ne pas me souvenir assez du visage des ces monstres pour te les décrire aussi précisément que mon vampire.

IRISÉE :

Ne t'inquiète pas, Benoît-Louve, j'ai dit qu'il était encore loin, le temps de l'asile.

GUENIÈVRE :

Moi, mon rêve fut nourri de mes lectures de la mythologie, à un âge où j'avais une compréhension plus mature du souffle poétique qui la traverse. Avec des copains, on était perdu dans un grand complexe souterrain, d'une joliesse clinquante comme une gare ou une station de métro. Près de la sortie, un chien gigantesque et féroce, même s'il n'avait qu'une seule tête comme souvent les Cerbère de mes rêves, nous barrait la route. Mais il suffisait de lui lancer un simple bâton pour qu'il court le chercher comme un bon toutou. Vite, on en profitait pour courir vers la porte de sortie. Celle-ci donnait sur une grande caverne obscure, au bord du fleuve des Enfers. De l'autre côté, une ouverture laissait filtrer la lumière du jour. Le nocher des Enfers se dirigeait vers nous, le visage caché dans l'ombre

de la capuche de son linceul. Lui aussi est facile à bernier, comme souvent les monstres des contes : on lui présente un miroir, un de ces grands miroirs en pied de forme rectangulaire. Il semble troublé de voir son petit monde inversé, le jour devant lui, puis les ténèbres quand on embarque en tenant toujours le miroir devant sa face.

O-II

—C'est l'heure des histoires drôles ! Celles dont nous avons eu la chance de rêver.

GIULIETTINA :

D'étranges tours à l'aspect comique, de couleur orange pétante, en forme de crayons, bâties à la va-vite sur une esplanade de ciment au milieu d'immeubles plus conventionnels. Leurs bâtisseurs les ont dressées sur de simples tréteaux de bois, de sorte qu'elle s'écroulent en un instant, toutes ensemble, comme des châteaux de cartes, dans un bruit à peine plus fracassant que celui que ferait un jeu de construction.

YANNIS-JOHN :

Un rêve dont l'humour vous semblera peut-être un peu spécial, et auquel j'ai bien envie, adulte, de donner un titre, comme à un film, et peut-être un peu mensonger comme pour un film :

LE CAFÉ DE L'HORREUR

C'est un rêve qui commence comme un affreux cauchemar pour s'apaiser ensuite, devenir plus léger et drôlatique. C'est d'abord un long-métrage cauchemardesque, où un monstre terrifiant et sanguinaire hante les rues de ma ville et de ses voisines. Vaut-il la peine de décrire une abomination qu'on sera heureux de voir vite disparaître ? Je crains d'avoir alléché mon auditoire. Qu'on se figure donc une sorte de garou, un petit homme-chien au poil noir et aux yeux de feu rouge sans pupille ni iris. Son museau et sa gueule sont fondus en une même paire horizontale de formes coniques, perforées à leur extrémité comme deux entonnoirs, mais où semble ne s'ouvrir aucune gueule. De sorte que la mort vient plutôt de ses griffes, qu'il tient devant lui, comme paré à l'attaque, lorsqu'il marche voûté, et de sorte qu'il ne tue manifestement pas pour dévorer. Un détail m'intrigue, quand j'y repense, qui ne m'a pas frappé avant de longues années : le vert clair de la

longue robe dont il est vêtu jusqu'aux pieds. Le croiser en train de marcher à quelque mètres, sur le trottoir opposé, à droite, devant ma mère et moi qui rentrions chez nous en plein après-midi par notre propre rue, ma mère qui ne le voyait pas et moi qui savais par omniscience onirique de quelle barbarie atroce, dont je vous passe charitablement les détails, la créature était capable, cette situation déplaisante s'il en est, amenait une digression bienfaisante par le seul fait d'une question d'espace.

En effet, la rencontre avait lieu à l'intersection de ma rue et d'une autre, à droite dans cette direction, qui m'avait toujours intrigué dans la réalité. Elle avait, mon rêve n'invente rien ! une joliesse bizarre et kitsch digne d'un vieux Disney, avec son bitume mou, élastique et teint en rose, assortie le printemps aux fleurs des deux haies de cerisiers, lesquelles cachaient des maisons basses ornées de faux encorbellements et de faux colombages un peu miteux. Personne ne croirait que cette rue existe, à m'entendre l'évoquer dans un récit de rêve. Or en cette année de mes dix ans, cette rue m'inspirait, plus ou moins consciemment dans la même réalité, une impression spatiale très bizarre : celle que l'extrémité opposée de cette rue était un lointain inaccessible dont je n'aurais jamais percé le mystère, alors qu'il suffisait de la contourner, comme je l'avais fait mille fois, pour savoir quel quartier banal d'une petite ville banale se trouvait à l'autre extrémité : pas précisément le bout du monde.

Et pourtant mon rêve rendait plus littérale et fantastique cette impression loufoque. À l'extrémité opposée de la rue commençait une contrée lointaine, pour être précis un espace possible seulement dans la logique

commune aux rêves de tout âge et aux jeux conscients d'enfant, la logique du : « on disait que », et ainsi un morceau voisin de ma commune de banlieue de vingt-mille habitants pouvait en même temps être une contrée lointaine, digne d'être explorée par un authentique explorateur, un vrai comme dans les bandes dessinées, avec la tenue kaki coloniale qui est l'uniforme de bien des ersatz d'Indiana Jones. Ainsi l'explorateur découvrait dans l'au-delà mystérieux de cette rue une cité fabuleuse enchâssée dans la cité banale, une cité d'or comme n'en verrait jamais aucun Esteban, peuplée de squelettes marcheurs aux os noirs et de tous les autres monstres des films d'épouvantes, aussi divers que ceux qu'a découvert Benoît-Louve sous terre, et que je pourrais encore moins facilement me remémorer et te décrire, Irisée. Néanmoins nous avons affaire *a priori* à un peuple pacifique, bien que je ne me serais pas risqué à lui confier mes enfants, et rien ne permettait *a priori* toujours d'établir un lien avec l'abominable serial killer garou de tout à l'heure.

Dans cette cité, l'explorateur était reçu par la reine, qui elle n'avait pas l'apparence monstrueuse, au contraire le visage d'une femme de grande beauté, à l'allure de déesse égyptienne. Elle le recevait dans un café de la cité, très moderne, aux allures de *dinner* à l'américaine. Ils étaient attablés sur des banquettes séparées des autres tables par des paravents à claire-voie.

L'explorateur est un grand jeune homme maigrichon et pas très beau, finalement un peu ridicule dans son costume kaki colonial de sous-Indiana Jones auquel ne manque même pas le chapeau. Il fait pâle figure face à la belle reine, parée, fardée et vêtue de vert clair à la mode des déesses

égyptiennes, telle que gravées dans mon esprit par les livres illustrés.

Ça peut sembler curieux, quand j'y repense, que la robe du terrifiant garou de tout à l'heure soit assortie. Mais faut-il vraiment y chercher un sens ? Je ne crois pas que mon inconscient puisse me mentir ni me cacher tous ces symboles si chers aux psychanalystes et aux mystiques. Je crois que la candeur est une vertu onirique bien préférable à la paranoïa, et que par-dessus tout il faut renoncer à toute raison. À moins de rationaliser le rêve des années plus tard, je n'ai jamais, si c'est ce que mon récit vous suggère, envisagé un instant que la belle reine amicale et le monstre sanguinaire soit une seule et même entité, ni même pensé clairement à des liens entre le monstre tueur de la cité humaine et les monstres pacifiques de la cité fée, ni cru utile de m'inquiéter pour ce qui ne relevait après tout que de la mode vestimentaire des êtres fées, dans mon monde secret, tissé de nuit en nuit, où démons et merveilles étaient littéralement à chaque coin de rue. Je ne me suis donc jamais inquiété pour ce jeune freluquet qui plaisait manifestement beaucoup à la reine. Je n'ai jamais pensé à un quelconque piège ni à quelque arrière-pensée mauvaise, jamais pensé qu'on avait affaire à ce qu'on appelle une *femme fatale*. Là est tout le sel de la scène de bistrot sur laquelle je vais conclure.

Sur la table, on a servi leurs consommations : deux verres pourvus de dents d'apparence humaine, sur le couvercle, et d'un modèle réduit d'appareil digestif, bien visible à travers les parois. En regardant amoureuxment l'explorateur, le menton dans une main, de l'autre main la reine glisse un fruit semblable à un piment vers l'ouverture

dentée de son verre. Son favori ne la regarde pas, absorbé par la contemplation dégoûtée de son propre verre auquel il n'ose pas toucher.

ANNARÉE :

Mon histoire drôle pourrait concourir dans les rêves frustrant au côté de celui d'Yvain, et peut-être aussi dans les rêves cruels, l'humour pourra vous en sembler encore plus spécial que dans le rêve de Yannis-John. Je pense que lui aussi mérite que je lui donne un titre :

LES DIEUX NE SONT PLUS CE QU'ILS ÉTAIENT

A l'époque actuelle, les Titans se sont évadés de leur prison, décidé à en découdre avec les Dieux de l'Olympe qui les ont supplantés, et à provoquer la fin du monde. Nous sommes quelques copains à partir à l'aventure pour sauver le monde, mais le temps nous est compté. Je vois les Titans descendre le flanc de la montagne grecque du sommet de laquelle a eu lieu leur évasion, vers la plaine, en plein jour. Ils ne sont que de grandes ombres noires, mais je reconnais Thémis avec sa balance, et peut-être aussi Saturne avec sa

longue barbe, son crâne chauve, sa faux et son sablier, comme j'ai appris à me le représenter.

Il fait nuit. Avec les copains, nous sommes réunis autour d'un feu de camps, dans les bois, près de la lisière. Nous attendons Pluton, le Roi des Enfers, qui doit nous aider dans notre quête. Nous avons tous en tête l'image majestueuse de Pluton *alias* Hadès, telle que je l'ai vu dans les livres : un prince majestueux, pâle et vêtu de nuit, monté sur son char d'ébène tiré par trois chevaux noirs. Tout autre est l'énergumène que nous voyons arriver en direction du bois : qu'on se figure un vieux clochard ivre mort et débraillé, sans barbe, la veste ouverte sur son torse plat et glabre, un chapeau trop petit sur son crâne, qui arrive au volant d'un tracteur. Près de notre feu, il descend, avec toutes les peines du monde à tenir sur ses jambes. Il nous montre du doigt une poupée monstrueuse qu'il tient dans ses bras, dont les cheveux en brosse et les grands yeux noirs rappellent les trolls de plastique qu'on nous livrait alors avec le chocolat, et il balbutie « Charon », avant de s'écrouler face contre terre dans l'herbe.

Le jour s'est levé, gris et humide, et bien qu'elle commence sous de mauvais augures, nous sommes partis accomplir notre quête. Nous traversons une petite banlieue triste comme on en voit tant dans le Nord. Pluton, ayant délaissé son tracteur, marche en titubant à nos côtés. Je ne me souviens plus s'il porte encore Charon, mais il est accompagné de Cerbère, qui lui aussi a perdu de sa superbe pour devenir un simple doberman avec une seule tête, qui gambade à ses côtés.

Nous ne tardons pas à rencontrer notre premier problème. Alors que nous longeons le grillage d'un

minuscule terrain vague, dans une rue étroite, deux hommes passent en sens inverse du nôtre sur le trottoir opposé, à gauche, en portant par les mains et les pieds le cadavre d'un troisième, apparemment un enterrement particulièrement misérable. Alors le Dieu se précipite en marmonnant tout haut son désir de « le bouffer », et nous devons nous précipiter pour l'en empêcher. Le réveil me laisse en plan à ce stade de l'aventure.

O-III

—Il va être temps de clore le récit de cette veillée. Je vous propose de finir sur un rêve qui vous a donné le sentiment que l'aventure pouvait se trouver au coin de la rue, comme une petite fille pouvait la trouver place de la Nouvelle Aventure, rue de la Vieille Aventure. Au coin de la rue, ou juste un peu plus loin. Yannis-John, tu as déjà joué une très bonne carte au tour précédent.

YANNIS-JOHN :

Qu'à cela ne tienne, j'ai un autre rêve en tête.

Un voyage organisé, avec l'école ou un centre social, je ne sais plus. Nous sommes entre parents, enfants, et moniteurs ou profs, à nous égayer à travers une grande caverne hérissée de calcaire, bien plus vaste qu'elle n'est haute de plafond. La lumière du jour est invisible, signe qu'on s'est enfoncé profondément sous la terre, et pourtant

une lumière incompréhensible baigne toute la caverne. Au fond, au sommet d'une petite pente rocheuse, s'ouvre une petite chapelle naturelle, décorée de peintures préhistoriques, assez conformes à l'image qu'on en donne, si ce n'est que les animaux y sont peints sur un fond vert clair.

Des enfants dessinent des graffitis sur la fresque, mais ceux-ci, par une obscure magie, s'effacent immédiatement, laissant vierge la fresque immémoriale. Ce qui ne décourage pas les jeunes artistes, bien au contraire.

YVAIN :

Un autre début d'aventure...

Avec des copains, on fabrique une petite voiture avec rien que des matériaux de récupération. Elle a des couvercles de poubelles en métal, comme dans les vieilles bandes dessinées, en guise de roues. Le reste est en bois de palettes, avec un dais fait d'une bâche en plastique par-dessus. À l'avant, une sorte de trompe, faite de morceaux de gouttières, aspire la poussière de la route, précieux et inépuisable carburant du moteur. Lancés sur la route avec elle, on est assez près du sol pour avoir l'impression d'être sur une planche à roulette au milieu des bolides, mais on est heureux de partir pour un grand et beau voyage avec cette œuvre de nos mains d'enfants.

IRISÉE :

La supérette où j'ai l'habitude de faire les courses avec ma mère, mais transfigurée jusqu'à devenir impropre à toute forme de consommation. Le sol est de terre, des haies de buissons touffus remplacent les rayons. Je n'y vois même rien à cueillir. Je quitte par instants ma mère pour sautiller entre les rayons, et j'y vois parfois des choses effrayantes, comme ce serpent bleu ciel qui dresse la tête et siffle à mon approche. Mais je sais qu'il me suffit de courir près de la mère, que je ne crains rien auprès d'elle, il lui suffit, comme elle sait si bien le faire dans mes rêves, d'un rire gentiment moqueur pour ridiculiser ma peur, et pour me consoler de me promettre un beau dessin animé.

—N'oublions jamais ces rêves, les amis, car tout le sens de nos vies nous vient de l'enfance !

O-IV

Une nuit, Irisée avait grandie, elle reprendrait le fil de ses rêves en compagnie de sa nouvelle amie Oriande, l'Oriande de ses rêves. De vieux rêves lui reviendraient cette dernière nuit, juste avant celle de la Samain. Elle croirait se réveiller, non pas seule dans sa chambrette, mais en compagnie d'Oriande, dans le salon du Gwangi, et elle lui parlerait d'un autre réveil dans le petit studio mansardé où elle avait passées ses premières parties de jeux de rôles, au lycée, avec d'autres personnes, au milieu de livres d'ésotérisme. Elle avait alors raconté son rêve de la nuit. Pendant plus de treize ans, elle n'avait jamais cessé d'errer dans des salles cachées, couloirs, greniers, caves, de tous les bâtiments qu'elle avait peur de trop connaître : le « château » du centre aéré, son école parfois, son collège, son lycée, son université... En cette nuit de son dix-neuvième printemps, elle avait rêvé d'errance nocturne dans un double transfiguré, comme de bien des lieux dans ses rêves, de sa future université, déjà connue, en dehors des journées portes ouvertes, pour y avoir assisté à des assemblées de lutte et y avoir rendu visite, en toute liberté, à sa grande sœur ou à des amis de ses amis de lycée, lequel

était voisin de l'université, position stratégique en cet exaltant printemps social.

Cette nuit-là, l'errance était paisible, en compagnie de personnages de cartoons de son enfance (de bandes dessinées tout au moins, n'était-ce pas le chat, la souris et le crâne de Léonard ?), marquée par la belle image d'un plafond, ou de l'air peut-être, hérissé de stalactites de glace, la surprise d'un cours donné dans une salle éclairée, porte ouverte, peu avant l'aube... Elle n'était pas obligé d'y assister, bien sûr. Où échouerait-elle au matin ? Dans une bibliothèque secrète, à la rencontre d'étudiants matinaux, noctambules comme elle peut-être, des amis de lycée éventuellement, de ceux par exemple qui avaient dormis dans leur établissement voisin pendant le blocage.

Ce matin-là, on avait parlé des rêves et de leur interprétation, livres illustrés sous les yeux. Le matin d'automne, avec Oriande, la suite de cette discussion serait moins claires : le vieux problèmes des discours inintelligibles quand elles ne sont que rêvées, et celui des phrases à la splendeur hermétique, pleine d'un sens insondable la nuit, stupides au réveil, de fausses épiphanies. Irisée ne se souvenait plus de ce qu'Oriane avait pu dire de ce genre, elle ne pourrait être déçue au *vrai* réveil. Mais elle se souviendrait de sa tentative, dans la réalité du printemps passé, d'analyser le vieux rêve de la « balle perdue », jusque dans la tentation régressive dans la cours des petits, et jusque dans le fait de ne pouvoir attendre un an de récupérer la balle, comme si elle n'aurait plus été la même, d'interpréter tout cela comme une découverte de la nostalgie, dans une année difficile de son enfance, avec un instituteur odieux.

Cette interprétation, l'initiation à la nostalgie, valait ce qu'elle valait. Mais pour ce qui était du dernier rêve, la nuit de printemps, son sens lui était évident dès avant le réveil : il suivait la direction inverse, faisait suite au pire cauchemar de son enfance, celui dont elle était sortie en hurlant le nom de sa sœur. Dans ce nouveau rêve, Irisée tournait une page, elle faisait le deuil de dix-neuf ans de souvenirs.

O-V

Plus tard dans la nuit, Irisée rejoindrait Oriande, après que quelque chose l'ait effrayée, peut-être avait-elle faite, dite ou seulement pensé quelque chose d'affreux, un cauchemar dans le rêve peut-être... peu importait, elle avait déjà oublié. Oriande et elle faisait durant toute la nuit leur meilleur tour de train fantôme, synthèse de tout ce dont Irisée, comme ses amis, aimait s'effrayer depuis l'enfance, dans les grandes maisons et les forêts nocturnes, surtout qu'elles y faisaient plus de chemin à pied qu'en wagons. Plus tard, Irisée et Oriande sortirent au grand jour dans une immense cour emplie d'une foule de gens qui montraient le ciel avec inquiétude. Comment décrire ce monstre magnifique dans le ciel gris ? Commencer par la périphérie du regard, ces grandes ailes en treillage de rubans d'acier, qui devaient bien être tendue de quelque chose de transparent pour brasser l'air et maintenir la créature en surplage, un long pagne tissé de lumière blanche et ceint d'arc-en-ciel, d'où émergeait un pied griffu comme d'un oiseau et un autre fourchu comme l'Enfer, deux bras métalliques et grêles dont l'un tenait un sceptre ou une grande flèche de fer, l'autre un grand livre dont la reliure

était couverte d'une écriture inconnue, et au milieu, au centre des regards ? un grand arbre de fer, tendu de festons, de guirlandes, surchargée de cierges allumés ou éteints, de jouets, de bibelots, de livres, les uns intacts, les autres mutilés, démembrés, cassés, déchirés, brûlés, trempés, salis de terre, troués d'air. Et des masques de métal, qui riaient, pleuraient, grognaient, dormaient, certains où l'on ne pouvait reconnaître aucun visage, d'autres dont les grimaces rappelaient à Irisée d'effrayants cauchemars. Et ces têtes, pâles, sans visage sous leurs hauts capuchons noirs. Irisée posa sa main sur le bras de sa compagne : « Oriande, Oriande, ils n'étaient pas enterrés vivants, ils n'ont pas besoin de corps ! » Elles abordèrent un homme pour lui demander ce qui se passait, quelle était cette chose dans le ciel. Il se retourna, et son visage s'illumina. « Vous êtes Irisée ? » , « Elle-même », « Cette chose vous défie, Irisée. Vous vous retrouverez et vous retrouverez encore jusqu'à la mort de l'un de vous deux ». Une voix s'éleva : « Je vous aiderait, Irisée ! ». Une autre : « Et vous aussi, Oriande ! ». Le premier homme aussi répondit présent, les volontaires étaient nombreux. Cette aventure promettait d'être grandiose.

O-VI

Dans l'après-midi d'automne, mais toujours dans l'automne rêvée, vous suivez ? (elle-même s'y perdait un peu) jour de la Samain, Oriande et Irisée iraient faire leur promenade promise de longue date, dans une très belle forêt. Pas très loin, dans la région sans doute. À la réflexion, il s'agissait peut-être d'une aile nouvelle du bois du centre aéré, celui d'une ville où elle ne voyait plus aucune raison de mettre les pieds, sauf en rêve. Oui, ce ne pouvait être que ce bois, qui avait inspiré un si beau rêve à son ami Benoît-Louve qu'elle l'avait fait sien, ce ne pouvait être que ce bois qu'elle retrouvait en ce moment, trop vert, trop en retard sur l'automne, cette forêt pleine de mystère où tout pouvait arriver... et certes elle pouvait la retrouver n'importe où, loin de Funaire. Un signe galvanisa Irisée : à main gauche de la route de terre qu'elles suivaient main dans la main, dans une grande clairière, derrière une haie d'une espèce d'arbres qu'elle oublierait sitôt passées, se construisait un navire, simple charpente sur des tréteaux. Pas une Arche, non, rien qui puisse héberger tous les animaux de la terre, et de toute façon il n'y aurait plus de Déluge. Non, plutôt un poème, comme ce bateau sur les

toits dans *Ghost Dog* de Jarmusch, ce film qu'Oriande et Irisée avaient vu cent fois. Une intuition attirait Irisée toujours plus loin dans le bois, la joie au cœur, entraînant Oriande par la main. Elle sentait qu'elle la reverrait, la clairière brumeuse des moines fantômes, si elle ne se réveillait pas avant...

